

Patricia Zarowsky

Transfert et division du sujet

J'ai modifié mon titre de départ « Transfert et division subjective » pour celui de « Transfert et division du sujet » lorsque Marc Strauss, à qui je parlais de ce dont je voulais traiter, m'a fait remarquer que le terme de « division subjective » désignait plus spécifiquement celle éprouvée par le sujet en fin de cure, quand la division par le signifiant, qui est de structure pour tout sujet, n'est plus recouverte par le fantasme ou par le sujet supposé savoir, ce qui a comme conséquence la chute du transfert. C'est ce moment de virage dans l'analyse, que Lacan décrit dans la « Proposition de 67 sur le psychanalyste de l'École », où, je le cite, « le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme » et où il s'aperçoit que « la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre ¹ ». Moment de destitution subjective qui conditionne le passage du psychanalysant au psychanalyste.

J'aurais pu donner alors comme argument : « De la division du sujet comme condition d'entrée dans le transfert à la division subjective comme condition de sortie du transfert ». Mais je resterai modeste, d'autant que ma toute première idée était de traiter du transfert négatif. Question qui m'a longtemps interrogée, car ce discours sur le transfert comme amour n'est pas ce que j'ai toujours rencontré. Parce que le transfert que j'ai éprouvé en analyse ne fut pas toujours « positif », parce que celui auquel je suis confrontée avec les analysants ne l'est pas toujours, si nous disons « positif » celui qui est sur le versant de l'amour.

Positif parce que sur le versant de l'amour et négatif parce que sur le versant de l'hostilité ? Le transfert positif comme celui qui permet à la cure d'avancer et le négatif comme résistance ? Cette distinction m'est apparue faussée parce que les sentiments d'amour ou d'hostilité n'entravent pas le déroulement d'une cure. Rappelons ce

1. J. Lacan, *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 25.

que Sidi Askofaré dit dans son argument pour le séminaire du 31 mai, à savoir que Lacan désigne comme négatif son transfert à Freud. Il va en parler et ce n'est pas mon propos d'aujourd'hui de développer cette question. Je tiens à préciser que ni Freud ni Lacan n'identifient le transfert négatif à la haine. Freud parle de « sentiments hostiles » et Lacan emploie, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, le terme d'« ambivalence ». Il dit : « avoir l'analyste à la bonne » ou « l'avoir à l'œil ».

Amour et hostilité sont bien évidemment l'index de quelque chose mais de quelque chose d'inconscient, que le sujet ne sait pas et qui selon moi n'est pas toujours à mettre sur le compte de la résistance. D'ailleurs, Lacan dans « La direction de la cure » qualifie de « discutable et vulgaire » l'abord de certains débats consacrés au transfert, « d'en faire la succession ou la somme de sentiments positifs ou négatifs que le patient porte à son analyste ² ». Il critiquait là en 1958 certains de ses contemporains.

D'où mon idée de traiter de transfert et de division du sujet, attribuant à cette division ces différents états du transfert, dits positifs et négatifs. Je souhaitais aussi interroger ce que dans la clinique du sujet psychotique certains courants psychanalytiques appellent « transfert » et qui ne me semble pas pouvoir être dit tel dans la mesure où ces sujets, non divisés par le signifiant, ne sont pas dans « l'amour qui s'adresse au savoir », si nous suivons Lacan. Je réserverai l'affect de haine aux modalités que peut prendre le « transfert », si on peut l'appeler comme ainsi, surtout chez les sujets paranoïaques.

Le sujet névrosé est divisé par son inconscient, mais il ne le sait pas. Je me souviens d'avoir lu, il y a longtemps, une interview que Lacan avait donnée au journal *Le Monde* où il disait que l'homme normal était celui qui ne faisait cas ni de ses rêves, ni de ses lapsus, ni de ses actes manqués, qui ne faisait pas cas de son inconscient. C'est celui qui ne pense pas qu'il y ait un inconscient qui le détermine dans sa vie, même si ça ne va pas.

Les sujets qui viennent rencontrer un analyste sont ceux qui supposent que leur mal-être peut avoir un sens, qui croient qu'il y a quelque chose à comprendre qui leur échappe et que cet Autre que représente l'analyste a un savoir. Ceux qui attendent des réponses,

2. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 602.

solutions toutes faites, ceux qui n'acceptent ni d'entrevoir leur division, ni qu'il y ait un sens à chercher non seulement dans l'Autre mais aussi en eux-mêmes ne restent pas. Je me souviens d'un homme venu des îles qui était venu consulter dans un CMP. Il allait très mal, était très angoissé, il y avait eu dans sa vie des événements graves. Après quelques entretiens, il m'a dit avoir la certitude que c'était son beau-frère, resté au pays, qui lui faisait à distance toutes ces misères avec une photo qu'il avait conservée de lui. Il croyait au vaudou. Il n'y avait rien à savoir, il savait. Le savoir n'était pas supposé. Il avait aussi sa « vérité » : il pensait que tous ses malheurs venaient de cet homme, dont il pensait qu'il avait assassiné son père, et qui voulait continuer sa vengeance. Des histoires de famille ! Inutile de vous dire que je n'ai pas pu faire grand-chose. Il a cessé de venir me voir et a pris rendez-vous avec un psychiatre pour qu'il lui prescrive des médicaments pour atténuer son angoisse.

La division du sujet est la condition d'entrée dans le transfert. Ce sont les événements de la vie : rencontres, séparations, deuils, naissances, maladies, répétitions, impasses dans la vie professionnelle, familiale ou amoureuse, mais aussi les moments où le sujet ne se reconnaît plus dans sa façon d'agir, où il a rencontré une jouissance qui lui était méconnue, qui lui a fait horreur... qui poussent les sujets à consulter un psychanalyste. Il veut savoir ce qui lui arrive et il s'adresse à un autre à qui il suppose un savoir.

Ce non-savoir quant à ce qui lui arrive, cette méconnaissance est constitutive du sujet du fait qu'il est structuré par le langage. Il est divisé dans le mouvement même de sa demande adressée à l'Autre primordial, divisé par le signifiant qui en lui-même ne signifie rien, qui ne l'identifie pas. Dans cette demande où les signifiants ne font que le représenter pour un autre signifiant, le sujet est disjoint des signifiants que sa demande articule. Le sujet dans sa demande, de satisfaction, cherche à colmater le manque qui le constitue.

Quel est ce manque qui le constitue ? Il manque d'une part de lui-même qu'il n'a en fait jamais eue mais qu'il a cru pouvoir avoir en un temps mythique de fusion avec l'Autre maternel et qu'il a perdue dans la séparation. Cette séparation se produit « quand le sujet rencontre le manque dans l'Autre, dans l'intimité même que lui fait

l'Autre par son discours ». L'enfant se dit : « Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? » « C'est dans ce qui ne colle pas, dans les manques du discours de l'Autre que le désir de l'Autre est appréhendé ³. »

S'il n'y a pas eu de séparation parce que le manque de l'Autre a été forclos, qu'il n'est pas passé dans le symbolique, c'est l'aliénation, la psychose, avec comme corrélat l'impossibilité pour ces sujets de s'aliéner au désir de l'Autre. Pas de désir, parce que pas de manque, mais une jouissance non amarrée, car pas de métaphore qui vienne arrêter la dérive métonymique signifiante.

Cela semble paradoxal mais celle au désir de l'Autre est une tout autre aliénation : elle permet de désirer. Désir qui est un vide et qui comme la jouissance est pris dans la chaîne signifiante mais ne peut se dire.

Ce manque divise le névrosé. Lacan qui parle de cette division comme d'un nœud le repère dans la *Spaltung* que Freud met au jour dans son texte « Le fétichisme ⁴ » dans le manque de pénis de la mère. Le fétichiste, comme tout névrosé, a perçu le pas-de-pénis de la mère, la castration maternelle, et attribue cette castration au père. Par crainte d'être lui-même châtré par le père, le fétichiste dénie ce manque chez la mère, pour continuer de dénier son propre manque. Par crainte de la castration, le fétichiste, dit Freud, met, érige un objet, un voile, qui viendra occulter la castration maternelle ; ce faisant, « il maintiendra l'existence du pénis, quoique déplacée ». « Le phobique se rempardera d'une phobie face au gouffre qu'il a aperçu. »

Ce mécanisme de défense que Freud nomme déni, ce ne rien vouloir savoir sur la castration, Lacan le transpose au rapport qu'a le névrosé au savoir. Je le cite : « D'un côté, extrayons le (pas-de) du (pas-de-pénis) pour le transférer au pas-de-savoir qui est le pas-hésitation de la névrose. De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce *gnomon* qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité ⁵. » Façon de dire qu'à ne rien vouloir en savoir, le sujet se trouve d'autant plus confronté à la castration, le point de vérité.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 194.

4. S. Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

5. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits, op. cit.*, p. 877.

Nous voyons là se dessiner ce que Lacan développera surtout quatre ans plus tard dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* du rapport du sujet au savoir et à la vérité.

Lacan conclut dans cette dernière page de « La science et la vérité » : « Révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet ⁶. »

Le phallus manque, il ne peut ni s'articuler ni s'appréhender par le signifiant, pourtant il est présent dans la chaîne des signifiants du fait de l'inscription de la métaphore paternelle. Point de manque dans le sujet d'où Lacan déduit la possibilité de la rencontre sexuelle parce qu'elle ne fait pas rapport. Nous le savons, « il n'y a pas de rapport sexuel », car il n'y a pas de possibilité de faire un de deux. Mais le phallus en tant que manquant est présent symboliquement dans le corps à corps entre deux partenaires. Le sujet est effet de ce manque réel, effet donc du réel. C'est la castration qui est le pivot de la division qui implique un défaut de jouissance.

Il y a une double division chez Lacan : une division du fait du langage et une division du fait de la jouissance.

La division du fait du langage. Tout sujet quelle que soit sa structure est soumis au fait que le langage lui préexiste. Ce sera dans la façon dont le sujet dans son rapport à l'Autre aura reçu et interprété ce qui se joue dans sa demande à l'Autre qu'il va se structurer. Il est effet du signifiant. Le sujet se constitue à partir du langage et des effets que celui-ci produit sur lui dans la rétroaction de la demande, car le sujet, nous dit Lacan, reçoit son message de manière inversée.

Que le sujet soit structuré par le langage, celui qui vient en analyse ne le sait pas, il le découvre en donnant du sens à ses dits, aux signifiants qui le constituent. C'est ce donner du sens qui permet à l'analysant dans un premier temps de déchiffrer son savoir inconscient.

Ainsi une analysante disait : « Ce que je n'avais pas prévu avant de venir ici est que les mots aient à nouveau du sens. » « Il faudra le temps » d'une analyse menée à son terme pour qu'elle s'aperçoive que le sens fuit et que ce savoir inconscient qui ne s'attrape

6. *Ibid.*

que dans la tromperie de l'énoncé n'est que fiction, pour que cette place évidée par le déroulement de la chaîne signifiante laisse place à son désir, une fois son fantasme mis au jour. Il restera quand même toujours ce reste d'inconscient irréductible sans lequel il n'y aurait ni désir ni jouissance. Car le désir et la jouissance se constituent dans le manque du sujet.

Ce sont donc les effets du signifiant sur le sujet qui constituent l'inconscient. Inconscient qui crée une division entre ce que le sujet dit et ce qu'il croit dire, entre le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé, distinction que Lacan déroule dans son graphe du désir. L'énonciation étant le dit inconscient « qui est ce qui s'entend » derrière l'énoncé qui est le dire conscient.

« Le signifiant concerne le sens, mais pas l'objet » nous dit Lacan. Ce qui concerne l'objet est cette autre division qui est toujours l'effet de la *Spaltung* freudienne et qui est la *division du fait de la jouissance*. Division du fait de la pulsion sexuelle, « ce qui est justement soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée ⁷ ». Libido, dont « les représentants, les équivalents sont les formes de l'objet *a* », par laquelle s'introduit dans la structure le sexuel, donc par le manque. Jouissance véhiculée par le fantasme qui est le soutien du sujet.

Et le transfert ? me direz-vous. Eh bien, il me semble qu'il y a identité de structure entre la division du sujet et ce qui se déroule dans le transfert. Cette demande adressée à l'Autre par l'enfant et qui le constitue comme divisé est la même demande que le sujet adresse à l'analyste dans le transfert, même si sa demande du départ prend des formes différentes. C'est pour cela que je disais dans mon argument, succinct, que la division du sujet était la condition du transfert.

Le « *che vuoi ?* », le « que suis-je pour toi ? » de l'enfant adressé à l'Autre du désir n'a fait que révéler un manque auquel il a paré par la formation de son symptôme et de son fantasme où sont attrapés l'objet *a* et la jouissance en tant que manquants. « La présence du

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 180.

passé, telle est la réalité du transfert [...] présence en acte », dit Lacan, et il ajoute : « Il y a dans la manifestation du transfert quelque chose de créateur [...] en termes de fiction ⁸ ». Ce qui permet que dans le transfert le passé ne se répète pas, c'est la présence réelle du psychanalyste.

Le transfert se manifeste comme amour adressé au savoir inconscient du sujet, « savoir sans sujet », qu'il transfère sur son analyste. Sans analyste pour l'écouter, le sujet ne pourrait rien en savoir. « Un amour présent dans le réel. C'est en fonction de cet amour, disons réel, que s'institue ce qui est la question centrale du transfert, celle que se pose le sujet concernant l'agalma, à savoir ce qui lui manque, car c'est avec ce manque qu'il aime ⁹. »

Mais le sujet est divisé par sa jouissance, division que le fantasme recouvre. Et le fantasme n'est pas qu'amour. Reprenons le fantasme de Freud, « Un enfant est battu », que Lacan commente dans *L'Envers de la psychanalyse*. Rappelons-nous que Freud découvre dans les dires de ses analysants que le sujet est à toutes les places : il est celui qui est battu mais il est aussi celui qui bat. Cette jouissance que le sujet méconnaît dans un premier temps parce qu'il est divisé va aussi être transférée sur la personne de l'analyste, attribuant ainsi à l'analyste sa propre jouissance. D'où les sentiments d'hostilité qu'il impute à l'analyste à son endroit et qui sont en fait les siens propres. Lacan dit : « Il reçoit, certes son propre message sous une forme inversée – cela veut dire ici, sa propre jouissance sous la forme de la jouissance de l'Autre ¹⁰. » Jouissance qu'il aura à reconnaître et à assumer à la fin du parcours analytique.

Colette Soler disait ici même que le transfert est lié à la croyance. Il est par essence croyance, disait-elle. Je m'étais demandé dans la discussion qui avait suivi l'intervention d'Anne-Marie Combres si cet amour qui s'adresse au père et le dépasse, car je le pense indépendant de la personne du père, est le même amour qui possibilise la croyance et l'amour de transfert. Croyance qui est non pas croyance en quelque chose d'irréel mais capacité à croire, infinie, comme Dieu lui-même.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 211.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 128.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 73.

Si la rencontre entre l'analysant et l'analyste peut se produire du fait que la présence et surtout le désir de l'analyste permettent la manifestation de l'inconscient et que c'est son signifiant inconscient que le sujet présente et transfère à l'analyste dans le cas d'un sujet divisé, qu'en est-il du transfert pour un sujet psychotique qui lui n'est pas divisé et à qui l'inconscient ne lui dit rien ?

« Il est désabonné de l'inconscient », dit Lacan du sujet psychotique. Il ne croit pas qu'il soit effet de la parole, pourtant il l'est, mais autrement que dans la névrose sinon il n'y aurait pas de cure possible. Il l'est non pas comme sujet divisé où un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, il l'est en s'appropriant, en s'identifiant imaginativement à la parole de l'autre ou bien en attribuant à l'autre sa propre parole qu'il ne peut reconnaître. Le sujet psychotique s'identifie et cherche à s'identifier à un signifiant quel qu'il soit qui lui donne en fait une identité.

Parfois certaines paroles identificatoires ont un effet d'apaisement, d'autres d'appel au pire : une jeune fille à qui le médecin dit quand elle a 15 ans qu'elle est schizophrène lit dans les livres que les sujets atteints de cette pathologie s'automutilent et commence à se couper le corps, jusqu'à ce qu'un autre médecin dise, alors qu'elle a 19 ans, qu'elle est *borderline*, état limite – elle arrête alors de s'automutiler. Le poids de la parole de l'Autre est là et commande sa jouissance, mais le sujet ne se sent pas lesté du poids de sa propre parole – pas d'effets sur le corps autres que réels purs, dénoués du symbolique et de l'imaginaire.

Il y a pourtant des thérapies qui marchent et durablement, certains patients font des études, trouvent du travail, se marient et ont des enfants sans trop d'accroc. Dans mon expérience avec les sujets psychotiques, j'entends souvent : je ne sais pas à quoi ça me sert de venir vous parler mais... Y a-t-il transfert dans la psychose ? La question a été posée. Il est clair qu'il a peu à voir avec celui de la névrose. Pourtant, certains sujets psychotiques vont voir leur analyste des années durant et lui supposent un savoir... ou bien un savoir-faire, d'où parfois la manipulation qui n'est pas loin. Un « transfert » où il n'y a pas d'Autre, l'Autre de la croyance, mais où il y a l'Autre de la jouissance, place que le psychanalyste doit éviter d'occuper. Le

transfert psychotique se manifeste parfois par un amour qui vire à l'érotomanie ou par la haine pure et simple.

Une donnée essentielle du travail avec des sujets psychotiques me semble être d'arriver à établir un lien de confiance *a minima*, pour parer à la persécution dans les cas de paranoïa et pour établir un lien, une adresse, dans les cas de schizophrénie.